

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 41, numéro 4, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103804ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103804ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1974). Pages de Journal. *Assurances*, 41(4), 348-358.
<https://doi.org/10.7202/1103804ar>

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

6 octobre 1973

348

A peu près vers le même moment, un ami me remettait un texte de M. Giscard d'Estaing, présenté en juin dernier au cours d'une réunion de grands hommes d'affaires et d'hommes politiques. Sous le titre *d'Économie et Justice*, M. Giscard d'Estaing s'exprime ainsi: « La France est fière de ses révolutionnaires: 1789, c'est l'explosion de la liberté et la diffusion de cette admirable semence à travers l'Europe; 1848, c'est la conquête de la démocratie et le début de l'égalité à l'ère industrielle. Y aura-t-il un 1980 ? » Pour rechercher les relations entre la croissance et la justice, l'homme d'État s'est exprimé ainsi en terminant:

« Saint-Simon nous a prédit au siècle dernier que le cliquetis des armes serait bientôt couvert par le bourdonnement des manufactures. » Mais, peut-être aujourd'hui, ajoute le ministre, « derrière le ronflement des dynamos et le choc des laminoires, commençons-nous à entendre un bruit plus singulier: celui d'une espèce de métronome, tenace et lent, dont on retrouve le rythme dans l'intervalle des autres bruits, comme s'il venait de plus loin, et sur lequel nous nous sommes interrogés ensemble ici vers l'extérieur, avant de nous interroger sur lui, le soir, vers l'intérieur. Je veux dire le battement du cœur humain. »

Monsieur Giscard d'Estaing a décrit « une civilisation en marche où la machine commence heureusement à céder le pas à l'homme ». Conclusion d'un homme politique qui cherche à voir au-delà des faits immédiats et qui reste optimiste envers et contre tout ? Ceux qui vivront jusqu'à 1980 verront-ils cette évolution, à laquelle notre premier ministre s'est référé lui-même en 1968 sous le nom de société juste ? L'idée est probablement la même. Il est intéressant de voir deux hommes politiques ayant la même préoccupation à peu près vers le même moment. Y a-t-il là un jeu d'utopies ou un réalisme politique et social ? Je ne sais, mais il faut en accepter l'augure.



A Paris, on souffre depuis deux ou trois ans, d'une véritable manie d'anglicisation. Qu'on accueille des mots anglais, dans les sciences par

exemple, je veux bien, quoique l'on accepte ainsi d'être dépassé; on est bien loin de cet esprit de curiosité, de recherche et d'imagination qui a caractérisé la science française depuis des siècles. Mais là où le fait est lamentable c'est quand on appelle *pressing* un atelier de nettoyage, de dégraissage ou de pressage. L'autre jour, en me rendant au quartier du Marais, j'en ai remarqué un qui s'intitule *Pressing Beaumarchais*. Pauvre Beaumarchais! Aurait-il pu se douter qu'un jour on utiliserait son nom ainsi?

Que dire de *snack bar*, attribué à une brasserie ou à un restaurant de quartier où l'on sert de tout, sauf des sandwiches ou des *hot dogs* qu'en Amérique le *snack bar* met à la disposition de sa clientèle. Pourquoi le *management*, le *marketing* et l'*engineering*, trois termes qui expriment des choses précises même si, pour en rendre l'idée, il faut plus d'un mot en français. Le *management*, c'est l'art de diriger une entreprise, c'est la direction. *Marketing*, c'est non pas la mise en marché comme disent souvent au Canada français ceux qui veulent éviter l'anglicisme, mais tout simplement l'art de vendre ou la vente selon le cas avec tous les procédés ou les méthodes d'étude du marché et la technique de distribution, dont on dispose maintenant. L'*engineering*, personne ne sait au fond ce que c'est exactement. On parle parfois d'ingénierie mais n'est-ce pas un anglicisme pire que le mot américain lui-même. Hervé Bazin emploie *engineering* dans le *Cri de la Chouette*, avec hésitation parce qu'il ne sait pas exactement ce dont il s'agit: « Marcel, écrit-il, P.-d.-g. d'un brain trust spécialisé dans l'engineering (puisqu'il faut parler ainsi) ». Et sans italiques. Faut-il s'incliner et faire comme tout le monde? J'en appelle à mon excellent ami et collègue Jean-Marie Laurence? Où faut-il tirer la ligne? Quand un anglicisme devient-il acceptable? Lorsque, me semble-t-il, il n'y a rien dans sa langue pour le remplacer ou quand l'équivalent est insuffisant ou ridicule comme le gouret ou la rondelle de notre enfance, chers à feu l'abbé Blanchard qui doit encore payer au purgatoire pour ses excès de bon langage. Il faudra encore quelque temps avant que je me résolve à aller déjeuner au *snack bar*, après avoir porté mon complet au *pressing*, avant de rencontrer des spécialistes du *marketing*, du *management* ou de l'*engineering*, tout en *drivant* ma voiture. J'en perdrais l'appétit sous l'effet d'une colère rentrée, peu propice à la digestion.

Pourquoi s'exciter ainsi, pensera-t-on? C'est que certains d'entre nous ont encore un grand respect pour la langue française!

15 octobre

Sans dire exactement qui en payait les frais, un inspecteur de police admettait récemment que certains prisonniers d'un pénitencier, au Canada, avaient bénéficié d'un congé pour faire un voyage de repos à Cape Cod ou en Europe. Quand on lit cela, on est un peu étonné, pour ne pas dire davantage. Il est bon que les détenus soient traités le plus humainement possible, qu'ils soient logés, nourris convenablement, qu'on leur donne une occupation qui leur garde leur qualité d'être humain. Tout cela est défendable, admissible, souhaitable. Mais de là à leur donner un congé qui leur permette de refaire leurs forces à la mer ou à la montagne, il y a a *whale of a difference*, aurait dit Mark Twain s'il avait connu pareille situation. On cherche à empêcher les suicides dans les centres de détention et on a raison. On doit tout faire pour essayer de réhabiliter le criminel ou le voleur. Mais ne va-t-on pas trop loin quand on laisse en liberté des criminels dangereux, sous le prétexte qu'il faut les traiter comme des êtres à remettre dans le droit chemin.

350

L'idée de bâtir les prisons dans les régions nordiques ne devrait-elle pas être étudiée sérieusement? On pourrait laisser les détenus en liberté, avec un travail régulier et un minimum de surveillance, le climat terrible et l'isolement étant une barrière suffisante pour empêcher les évasions. La suggestion n'est pas de moi. D'autres, dont ma belle-fille, l'ont déjà faite. Elle me paraît valable.

1er novembre

Élections fédérales, hier. Quelle surprise! Nous avons tous plus ou moins l'impression qu'il se préparait quelque chose, mais personne n'aurait pu imaginer pareil glissement de la trudeaulâtrie. Le charme n'opère plus presque partout en dehors du Québec. À tel point, qu'au lendemain du scrutin, le chef du parti libéral se retrouve avec un nombre de députés moindre que son adversaire Stanfield et avec un Canada divisé en deux à nouveau. D'un côté, le Québec qui a voté pour Trudeau en bloc malgré le chômage et le dédain qu'il lui a parfois montré et, de l'autre, le Canada anglophone. L'opposition est très nette, au point d'en être gênante. Il arrive à Trudeau, intelligent, cultivé et homme politique astucieux, ce qui est arrivé à Laurier et à Saint-Laurent dans les moments de crise; leurs partisans anglophones les ont lâchés en masse. Dans le cas de Pierre-Elliott Trudeau, on a invoqué son

arrogance et, selon certains, le fait que le problème de l'unité au Canada est maintenant réglé. A plusieurs reprises, le premier ministre s'était targué d'avoir empêché la scission et d'avoir resserré les liens entre francophones et anglophones. S'est-il trahi lui-même en donnant à ses partisans ontariens en particulier, l'impression de ne plus avoir son utilité? C'est peut-être simplifier la situation à l'extrême que d'y trouver la cause principale de sa défaite. Il y a aussi le chômage, le retard à renverser la vapeur après avoir trop bien mâté l'inflation, son élégance de gosse de riche bien élevé, sa morgue parfois, certaines expressions ordurières qu'on ne pardonne pas à un chef de parti de sa trempe, certaines opinions qui font sursauter et la mafia canadienne-française qu'on lui a reproché d'avoir installée à Ottawa ¹. Dans le Québec, les francophones et beaucoup d'anglophones, semble-t-il, ont voté pour lui, malgré cela. Les Canadiens français, pour leur part, ont tout excusé en apportant à un des leurs un appui que, pour des raisons contraires, les anglophones de l'extérieur lui ont instinctivement refusé.

351



Entendu dans l'ascenseur, en montant chez moi: « Encore une fois, le Québec et le reste du Canada sont opposés l'un à l'autre. Quelle pitié! » Et cela dit par un anglophone qui habite l'immeuble. S'il n'en avait pas été convaincu, rien ne le forçait à s'exprimer ainsi, car je le connais à peine.



Ce soir, Monsieur Stanfield a donné une conférence de presse. Il a eu tort à mon avis. Comme on ne connaît pas encore le résultat des élections, il n'a pu rien dire de bien précis. Il a anonné pendant une heure, se répétant et créant l'atmosphère d'ennui qui lui est familière. On ne peut s'empêcher de songer à la clarté d'esprit et à la précision que Pierre-Elliott Trudeau apporte dans des exposés de ce genre, rendus difficiles par les questions directes, embarrassantes et souvent inattendues des journalistes, quand il le veut bien.

¹ Depuis on a atténué la critique en parlant du *French Power*. Et tout cela parce qu'on a permis à un certain nombre de francophones de jouer un rôle à Ottawa. Quel pays bien difficile à diriger! Mais n'est-ce pas le cas de tous les pays en ce moment, depuis qu'on a permis à chacun de tout dire! Ce qui, tout en étant normal, ne simplifie pas la fonction du chef. « *It keeps him on his toes* ». D'accord, mais comme il est difficile de gouverner ainsi! Même en démocratie, l'autorité n'est-elle pas indispensable? Assurément, mais jusqu'où peut-elle aller pour garder son caractère démocratique?

Le résultat du scrutin pose des problèmes constitutionnels dont Jean-Charles Bonenfant avait parlé auparavant à la télévision, avec sa lucidité ordinaire. Si je le vois à Québec samedi, à la réunion de la Société Royale du Canada, je lui demanderai de m'expliquer comment le gouvernement peut rester au pouvoir tant que son chef le désire après l'élection. Il a démissionné avant que le Gouverneur général ne fasse venir son successeur. Mais, au moment où la Chambre est licenciée avant les élections générales, le chef du gouvernement ne cesse-t-il pas lui-même d'être député, donc ministre ? N'y aurait-il pas là une de ces anomalies auxquelles les Britanniques ont recours dans des situations difficiles ? Le problème est alors résolu non pas par l'application d'une logique impeccable, mais par l'à-propos de la mesure. Le pays ne pouvant être sans gouvernement, l'ex-premier ministre le dirige tant que le nouvel élu n'occupe pas la place. Ainsi, les affaires ne risquent pas d'aller à vau-l'eau.

2 novembre

L'explication est simple, me dit Bonenfant : le gouvernement reste en place, même si la Chambre n'est plus. Il ne disparaît que lorsque le premier ministre a démissionné : la Chambre étant le corps législatif et le Cabinet l'organe qui exécute. Il y a là deux aspects différents du parlementarisme britannique, dont l'existence est établie par la tradition ou par les faits.

Vu tout à l'heure à la télévision, Pierre-Elliott Trudeau qui donne sa première conférence de presse, après les élections du 30 octobre. Élégant, racé, il entre dans une pièce simple, nue, qui pourrait être une salle de police. Il s'assied derrière une table, avec à côté de lui le meneur de jeu. Comme on est loin de ces murs somptueusement couverts de tapisseries et d'un meuble d'époque, derrière lequel s'assied M. Georges Pompidou à l'Élysée quand il reçoit les journalistes.

M. Trudeau a les traits un peu tirés ; il fait un effort pour ne pas laisser paraître sa fatigue et son affreux désappointement. Le coup a été très dur pour lui. Il y a quatre ans, il avait réalisé ce tour de force de transformer un gouvernement faible — celui de M. Lester B. Pearson — en une administration qui semblait le mettre en position de force pour longtemps. Et maintenant, tout s'écroule. Si les électeurs du Québec lui restent fidèles, les autres l'abandonnent et le rejettent comme un être désormais inutile et peut-être néfaste avec sa politique de

bilinguisme. Son parti est à nouveau minoritaire et il se trouve en face de M. Stanfield à égalité de faiblesse.

L'attitude de M. Trudeau était digne et ferme; il continuera de tenir les rênes du pouvoir tant que son parti ne sera pas battu en Chambre. Il a raison, je crois, même si le chef du parti conservateur l'a sommé de démissionner. C'est le recompte des voix dans le comté de Drummond qui, en permettant à M. Jean-Luc Pépin d'être élu, a donné l'égalité des sièges avec les Conservateurs. Quand on songe que M. Pépin n'a eu que cinq voix¹ de plus que son adversaire créditiste, on constate à nouveau combien est instable ce régime démocratique qui fait courir à un excellent ministre comme M. Pépin, le risque d'être battu par un candidat parachuté en dernière minute dans le comté et à qui l'électorat a donné sa faveur, à l'encontre d'un homme qui a de la personnalité et un dossier politique impressionnant. Il est vrai que celui-ci avait couru un risque en cherchant pour l'industrie textile de son comté non une solution immédiate mais lointaine. Cela, on ne semble pas le lui avoir pardonné. Combien d'autres hommes politiques auront encore ce courage, se demande le *Financial Post* ?

353

En regardant M. Trudeau à la télévision, je songeais à cette extraordinaire fresque de Normand Hudon, exposée au pavillon de la caricature à l'Expo de 1968. Inspirée de la Chapelle Sixtine, elle représentait le premier ministre sortant, Lester B. Pearson, mollement étendu sur des nuages et faisant naître son successeur Pierre-Elliott Trudeau, en le touchant du doigt, tout en lui remettant sa petite boucle de vieux beau. La fresque n'était pas qu'amusante; elle était dessinée avec une remarquable sûreté de main. Je ne sais ce qu'elle est devenue. Elle aurait mérité mieux qu'un intérêt passager, par la qualité de son inspiration et de son exécution.



À la suite des élections, Dominique Cliff a eu un article assez curieux à lire, dans le *Montreal Star*. Il y montre un gouvernement québécois fortement secoué, qui perd beaucoup. Excellent journaliste, Cliff va peut-être un peu loin dans ses séquelles de la défaite de M. Trudeau. Ce qui est intéressant dans son texte, c'est qu'il nous montre une administration provinciale beaucoup plus étroitement liée au gou-

¹ Depuis, une nouvelle vérification des votes a mis M. Pépin à nouveau en minorité. En fin de compte, les libéraux gardent cent neuf sièges contre 107 aux conservateurs.

vernement fédéral qu'on ne le croyait; le refus de pourvoir aux besoins locaux ou d'augmenter ouvertement les prérogatives provinciales se transformant dans la coulisse, en aides directes et indirectes, nombreuses et bien utiles. Dominique Cliff va peut-être un peu loin, mais son article vaut la peine d'être lu. Il jette un jour précis sur les relations des gouvernements au Canada.

354 En le lisant, je songeais au fait que Dominique Cliff était au Collège Stanislas avec mes fils. Il a tiré de sa formation une clarté de jugement et d'expression qui rendent ses chroniques très intéressantes. Avant d'aller au *Montreal Star*, il faisait équipe avec un autre journaliste du nom de O'Neil, à la tribune parlementaire de Québec. Puis, à sa rupture, il est allé au *Star*, passant d'une langue à l'autre avec facilité, car si sa mère est française, son père était un journaliste anglophone de qualité.



Je relis en ce moment le deuxième volume des *Mémoires* de Georges-Émile Lapalme, consacré à la jungle électorale. On y trouve les années dures du parti libéral sous le régime de Duplessis, avec les attaques de l'extérieur, les petites et grosses trahisons au sein du parti, au fur et à mesure que les années passaient dans l'opposition. Et puis, la situation s'éclaircit pour le parti tout au moins. Soudain, on assiste au remplacement de son chef par un plus jeune. À travers les pages, on constate la peine que ressent l'homme que l'on met de côté, et qui, malgré tout, continue de rester dans le rang, jusqu'au jour où il quitte le cabinet. Tout cela est pénible et le serait davantage, si on n'avait l'impression d'un grand souffle de vérité, balayant les miasmes de la politique.

Si cela m'intéresse à ce point, c'est peut-être que les souvenirs de M. Lapalme viennent confirmer chez moi une méfiance ou une appréhension personnelle devant un milieu que je suis de bien loin, tout en reconnaissant qu'il faut en être si l'on ne veut pas que d'autres s'y établissent fermement sans avoir les qualités voulues d'intelligence et d'honnêteté.

26 novembre

Samedi prochain, on va remettre à Germaine et à ses collègues de l'Hôpital Sainte-Justine la croix du mérite de l'Ordre Hospitalier des Chevaliers de Malte. On veut reconnaître ainsi le travail fait par

les femmes qui entouraient madame Justine Beaubien. Elle était elle-même Dame de Grâce, vieux titre venu de très loin.

À l'époque de Godefroy de Bouillon, ou de la fondation de l'Ordre, on demandait un grand dévouement aux femmes mais sans accepter qu'elles puissent siéger parmi les preux chevaliers. Mêlés aux luttes de la religion, ceux-ci allaient se battre contre les Sarrasins, en laissant derrière eux leurs épouses, fidèles ou volages, bien défendues croyait-on par certaine ceinture qu'on s'imaginait inviolable. Quelles mœurs à la fois barbares et bien naïves ! Autrefois, les jeunes filles de passage à Paris allaient voir la ceinture de chasteté au Musée de Cluny. Maintenant, on y va pour les belles tapisseries de la Licorne qu'on a groupées comme un trésor d'autrefois. Autres temps, autres curiosités . . .

355



Coquetel hier soir chez des gens charmants et de bon goût. Ils ont un Franchère coloré et bien joli, inattendu pour les ignares comme moi qui s'imaginent qu'un peintre se cloisonne toute sa vie dans un genre qui lui est propre. Pour la plupart des gens, en effet, Franchère s'en est tenu, tout le long de son œuvre, à des scènes historiques et à des paysages.

Chez nos amis, il y a aussi une assez belle toile d'Adrien Hébert qui n'a pas la raideur de ses paysages portuaires.¹

Au cours d'une conversation, une charmante vieille dame à la langue bien pendue, me dit à propos de Jacques: « il est bel homme et intelligent, il a l'esprit clair, mais pourquoi a-t-il de pareilles idées ? » Nous avons bien ri. Puis j'ai raconté qu'un jour notre amie T.C., à l'époque de son socialisme militant, avait longuement parlé à la télévision, fort bien d'ailleurs et avec cette conviction personnelle qui fait son charme, mais qui a retardé son entrée au Sénat (car M. MacKenzie King et ses successeurs n'aimaient guère les gens à idées trop directes et de gauche). Une fois son discours terminé, je l'avais appelée pour lui dire en riant: « chère amie, tout était parfait: coiffure, présence, toilette, phrases et mots; tout sauf les idées ». Comme elle avait de l'esprit, elle avait ri et ne m'en avait pas voulu.

¹ Chacun a ses goûts et ses manies. J. M. tient de son oncle que, certains jours, dans l'atelier du peintre rue Berri, celui-ci se levait et, sans rien dire, empoignait le cor, en jouait et se rasseyait; alors que son père, lui, récitait des poèmes de Victor Hugo dans à peu près les mêmes circonstances.

Thérèse a toujours eu une grande générosité de cœur et l'enthousiasme qui lui permet d'apposer sa signature au bas de toutes les requêtes qui circulent dans le monde, comme le son du tam-tam dans les pays d'Afrique centrale. Personnellement, j'ai souvent été un peu récalcitrant; ce qui, je l'espère, n'indique pas une dureté de cœur et un esprit réactionnaire mais simplement une opposition instinctive envers les mouvements dont je ne connais pas l'origine, les intentions et les hommes qui en tirent les ficelles. Un peu découragée, notre amie avait renoncé rapidement à notre adhésion en nous disant, à G.B.P. et à moi: « Vous autres, vous ne voulez rien signer. »

Un autre jour qu'elle me demandait mon vote à l'occasion d'une élection, je lui avait dit au milieu d'un grand éclat de rire: « Assurément, mais à la condition que vous cessiez de vous présenter et que vous écriviez vos mémoires ». Elle avait alors eu cette réponse magnifique: « Moi, je n'écris pas l'histoire, je la fais »; ce qui était à la fois un peu présomptueux et vrai. L'histoire de notre milieu serait incomplète si on ne parlait de ses inlassables initiatives, de ses enthousiasmes et de sa ténacité.

Le parti libéral a reconnu sa valeur, mais trop tard. Quand le couperet de l'âge est tombé, elle n'avait pas encore pu donner sa mesure dans le milieu somnolent qu'est le Sénat. Quelle pitié que cette comédie politique, où il ne faut pas être trop audacieux dans ses propos et dans ses actes, et où souvent ne rien faire est la voie la plus rapide et la plus efficace vers le succès personnel si on est bien servi par ses amis ou par les circonstances !

3 décembre

Germaine et ses consœurs de l'Hôpital Sainte-Justine ont reçu hier la croix du mérite que leur a décernée l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Malte, par le truchement de l'Association Canadienne. Le nouveau président, le juge Marc Lacoste, leur a remis la décoration à l'occasion de l'intronisation des nouveaux chevaliers dans la cathédrale d'Ottawa. Très simple, la cérémonie évoque l'histoire presque millénaire de l'Ordre, avec le défilé des chevaliers vêtus de leur coule ou cucule (selon Larousse): grande robe noire marquée de la croix de Malte et garnie de la décoration correspondant à leurs rangs et titres. Au premier abord, ceux-ci paraîtraient peut-être bien surannés s'ils n'évoquaient un Ordre qui a eu son siège à Jérusalem au moment des Croisades, après que les chevaliers se furent séparés des Bénédictins,

puis à Rhodes, puis à Malte et plus récemment à Rome. Ils devinrent alors les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou les Frères de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem. Leur fonction était à la fois militaire et charitable puisque s'ils se battaient contre les infidèles, leur tâche principale étant d'accueillir et de soigner les malades. C'est par là que l'Ordre rejoint l'Hôpital Sainte-Justine, l'Hôpital Marie-Enfant et le St. Mary's Hospital, avec cette croix du mérite qu'il a accordée à des femmes qui, bénévolement, se sont dévouées, certaines pendant dix ans ou plus, d'autres pendant trente ans, dans des centres d'accueil du malade. En voyant chacune des collaboratrices de la fondatrice de Sainte-Justine se rendre vers le grand Maître, escortée d'un chevalier à la toison abondante ou dévastée par les ans, maigrelet ou ventru, on ne pouvait s'empêcher de penser à Madame L. G. Beaubien. Faite Dame de Grâce quelques années avant sa mort, elle accueillait ainsi dans l'Ordre hospitalier ses collaboratrices les plus fidèles et, surtout, Mademoiselle Richard qui, pendant si longtemps, a partagé ses joies, ses peines et ses audaces. Souvent, elle affolait ses conseillers intimes qui reculaient avec effroi devant la danse des millions qui s'annonçait. Elle n'hésitait pas cependant, parce que, disait-elle: « Il est avec nous; Il ne peut nous abandonner ». C'est ainsi que son œuvre rejoignait celle des frères servants prolongée à travers les siècles.

357

Si les titres donnés aux membres de l'Ordre paraissent un peu hors de propos à notre époque, leur fonction continue à travers les initiatives comme celle du Foyer d'accueil d'Ottawa. Alors là, toute pompe disparue, on reçoit de pauvres gens qui, malgré l'abondance de la société de consommation, ont besoin qu'on les aide, qu'on les soutienne, dans le même esprit que Saint Benoît recommandait à l'époque où ses moines fondaient, avec des marchands d'Amalfi, ce qui par la suite devait devenir l'Ordre Souverain et Militaire de Malte.

C'est bien longtemps plus tard que, dans un grand hôtel d'Ottawa, le groupe prestigieux devait réunir son Grand Maître canadien, en tenue d'apparat, ses Chevaliers de grâce magistrale, ses Chevaliers de grâce et dévotion, ses Dames de grâce, qui, ma foi, portent capes et mantilles avec beaucoup d'élégance. Parmi leurs invités, il y avait le Gouverneur Général du Canada et les ambassadeurs qui n'hésitent pas à y paraître, tant l'Ordre a de prestige. C'est une consécration officielle d'un mouvement à la fois religieux, hospitalier et mondain qui garde en notre société sceptique, contestataire et négativiste, le culte des vertus anciennes et des cadres d'autrefois.

6 décembre

358

Mon neveu Guy Gérin-Lajoie vient de me faire parvenir un exemplaire de la revue *Progressive Architecture* de septembre 1972. J'y relève des choses qui m'intéressent directement. D'abord le rôle joué par Ernest Cormier et Marcel Parizeau dans l'évolution de l'architecture dans la province de Québec; puis une initiative beaucoup plus récente de mon neveu et de ses associés avec le pavillon de la Province de Québec à l'Exposition Universelle de 1967. Et enfin, un article consacré à la construction de deux écoles à Frobisher Bay et d'une petite aérogare à Fort Chimo, dans ce qu'il est convenu d'appeler le Grand Nord. Au premier abord, cela semble présenter un intérêt limité, mais quand on songe à tous les problèmes de construction, de chauffage, de résistance des matériaux au froid, d'approvisionnement en électricité et en eau que les architectes ont dû résoudre, on change d'avis. Pour préparer tout cela, il a fallu arrêter les formes opposant la moindre résistance au vent, là où il souffle à une extraordinaire vélocité. On a dû choisir les matériaux et les revêtements intérieurs destinés à retenir la chaleur, les conditions d'érection sur place dans un pays où le travail à l'extérieur est limité à quelques semaines. On a dû également songer à la main d'œuvre esquimaude, formée d'abord à l'usine. Tout cela a exigé un coût et des moyens de recherche qu'il est intéressant de voir étudier minutieusement dans la Revue. Il n'y a pas là une chose extraordinaire en soi, mais c'est une indication assez précise des problèmes que pose le Grand Nord et des solutions possibles pour faire de l'habitat un lieu convenable et confortable. Mais à quel prix! Car si les solutions sont relativement simples, tout doit être transporté par avion et mis en place par une main d'œuvre improvisée.

Comme on est loin de l'époque où mon oncle Henri Parizeau revenait des bords de la Baie d'Hudson jusqu'à Winnipeg, après avoir terminé sa saison de sondages en face de la rivière Churchill et de la rivière Nelson, pour l'établissement du terminus du Chemin de fer de la Baie d'Hudson. Il voyageait en raquettes et, le soir venu, s'abritait avec les Indiens qui l'accompagnaient dans un trou creusé dans la glace ou la neige et surmonté de sa tente. Et il n'y a guère de cela qu'un peu moins de trois-quarts de siècle.